

# PALAIS DES BEAUX-ARTS DE BRUXELLES. DU 8 FÉVRIER AU 12 MAI 2013.

*Antoine Watteau. La Leçon de musique.*  
Commissariat général : William Christie.

Quelle musique savourait-on lors des *Fêtes galantes* entre bergères et comédiens ? L'exposition de Bruxelles donne la clé de cette énigme qui taraude les esprits devant la peinture harmonieuse et harmonique du premier maître de la Régence.

Le vedettariat sous Louis le Grand connaît deux phases : la première, après les soubresauts de la Fronde, ne peut qu'imposer un seul héros, un souverain de gloire qui virevolte sur les gammes de la perfection de l'État moderne ; puis, celui-ci, vieillissant et réalisant son ridicule (à moins que ce ne soit une malice de la goutte !), passe la main à sa propre famille... la duchesse de Bourgogne ! Mais, à l'orée du siècle suivant, une fois cette engeance semi-divine frappée, et en dépit même des cabales politico-littéraires de la duchesse du Maine se produisant en son domaine de Sceaux, une nouvelle idole apparaît pour ne plus jamais s'éclipser du théâtre de la sociabilité française. La tragédienne, admirablement incarnée par Adrienne Lecouvreur, vient dès lors cristalliser toute cette gloire que

*Les Deux Cousines. Vers 1717-1718,*  
huile sur toile, 30 x 36 cm. Musée du Louvre, Paris.



# watteau



PAR VINCENT QUÉAU

# VIRTUOSE



Étude de flûtiste ou Flûtiste, représenté à mi-corps, de face, tenant un objet de la main gauche.  
Vers 1715-1717, sanguine, pierre noire et rehauts de craie blanche. Fitzwilliam Museum, Cambridge.



Deux Études d'un joueur de musette.  
Vers 1716, trois crayons. Musée du Louvre, D.A.G., Paris.

le peuple entend distribuer, bien mieux encore que la Champmeslé aux décennies antérieures.

Antoine Watteau, météore incandescent qui impose une nouvelle conception de la peinture, illustre ce changement de mentalité troquant les mythologies tonitruantes versaillaises contre les travestissements agrestes parisiens. Fi des sabbats tapageurs zébrés de timbales, de cors et de trompettes, voici que se laissent entendre de délicates aubades accompagnées de guitares, de théorbes et de flageolets.

## LE MÉCÉNAT BIEN TEMPÉRÉ

Évoquons tout d'abord Pierre Crozat et un certain salon ovale de la rue de Richelieu, véritable temple des muses séduites par l'usure... L'homme, praticien de banque que ses contemporains surnommeront « le pauvre » pour le distinguer de son richissime frère – Antoine, intéressé, lui, aux affaires de la Louisiane –, fera son beurre auprès des trésoreries royales et aussitôt pardonner son opulence en protégeant à tout va... Watteau, évidemment, mais aussi Charles de La Fosse, coloriste d'ancienne mode, ou encore Nicolas Lancret, qui nous laisse le portrait fameux d'un concert de musique italienne chez cet hôte de Sebastiano Ricci et Rosalba Carriera. Car la chronique musicale lui donne aussi la palme comme amateur de ces mélodies d'avant-garde bondissant depuis les Alpes grâce à la faille inaugurée par le Régent en 1716 dans le protectionnisme culturel louis-quatorzien. Dans sa bibliothèque, Watteau se familiarise avec les partitions du Grand Siècle, Lully, Couperin, Marais, les tympanes enfiévrés par les envoûtements de Corelli ou Scarlatti. Et c'est ce même Crozat, aussi collectionneur de feuilles et de toiles transalpines, qui comble chez Watteau, natif de Flandres nouvellement françaises par la paix de Nimègue, la difficile lacune de n'avoir entrepris le voyage de Rome. Chez lui, il va compléter sa connaissance des maîtres et arrondir une œuvre à l'origine marquée par Rubens, Otto van Veen, David Teniers mais surtout Adriaen Brouwer. Et délaissant Paris, il ira, avant Rousseau, écouter les pépiements bucoliques de Montmorency dans cette maison des champs, alors récemment achetée, bruissant toujours des mânes de Le Brun, et y collecter la sève brûlante d'une nature grasse et verte. Sans Crozat, peut-être Watteau n'aurait-il pas perçu la poésie de ces ormes et de ces frênes lovant sous leurs ramages des groupes insolents amoureux de vivre.

## LES CHANSONS DE PHILIPOTTE

Contrairement aux mœurs en usage au Palais-Royal, la vie de Watteau ne dénombre qu'une conquête, Philipotte, servante de profession, attachée au peintre à qui elle chantait, selon Dezallier d'Argenville, les



*La Partie quarrée.*

Vers 1713, huile sur toile. Fine Arts Museum of San Francisco, San Francisco.  
Museum purchase, Mildred Anna Williams Collection.

romances à la mode. La fantaisie lui a trouvé une image sous les traits délicieux de certaines beautés ancillaires et il semble touchant de l'imaginer un plateau à la main, gazouillant des ritournelles extatiques ou graves pour délasser l'esprit du maître ou disposer son cœur. Car cette ambiance mélodieuse transparaît même dans les statistiques ayant trait à l'œuvre peint et dessiné, dans lequel se dénombre à peu près un tiers de sujets musicaux. Tout un orchestre dirigé pour le badinage en témoigne : clavecin, cistres, bassons, vielles, violes et violoncelles, flûtes à bec et traversières, tambourins et castagnettes, musettes de cour actionnées par un soufflet qui ne déforme pas le visage... Car dans la pratique aussi se glissent les hommages à l'amour. La musique chez Watteau s'accompagne de grâce, détail qui le coupe du rigorisme à la flamande derrière lequel on sent pointer les réticences des Pères ou de Calvin et qui, à la suite de l'iconographie médiévale, dénonce l'instrument comme emblème démoniaque. Les promesses de jouissance, chez lui, débutent toujours par un concertino intime à l'orée des clairières ; le jeu des mains sur les cordes, celui des doigts obstruant les trous, annonce les caresses

des amants qu'on ne verra jamais répandus sous les bosquets. Et même si certains hasards créent les indiscrets, la décence chez Watteau interdit toute détonation. Comme avec sa touche, cette caresse inimitable du support par des poudres chatoyantes, sa narration s'esquisse en parfaite mesure. La musique forme prélude et souligne la perfection d'une nature luxuriante et coquine, sinople, jade, émeraude, pommelée par la rubescence de la robe des dames, les moirures argentées des habits de leurs galants.

## Une carrière comme une ouverture

Bienheureux les citoyens belges qui, en marge de cette exposition syncrétique, iront se délecter d'une programmation mitonnée par sir William Christie autour des astres du baroque : Händel, Élisabeth Jacquet de La Guerre, Robert de Visée, bien d'autres encore. Autant de compositeurs qu'aura dû apprécier Watteau, initié à toutes les nouveautés des arts. Sa bibliographie par le comte de Caylus affirme



L'Enchanteur. Vers 1712-1714, huile sur cuivre, 19 x 26 cm.  
Musée des Beaux-Arts, Troyes.

Ci-contre : La Déclaration attendue. Vers 1719-1720,  
huile sur toile, 67 x 51 cm. Musée des Beaux-Arts, Angers.

que « Watteau avait de la délicatesse à juger de la musique » quand tous ses contemporains (Jean de Jullienne, Gersaint, Leclerc) l'érigent en autodidacte de génie. L'affirmation, aujourd'hui, semble moins solide car à Valenciennes, fils de la bourgeoisie artisanale, il se voit mis en apprentissage chez Jacques-Albert Gérin, le premier peintre de la cité. Arrivé à Paris en 1702, il entame une carrière de tâcheron en sous-traitance chez un marchand peintre du Pont-Neuf, avant de fréquenter Claude Gillot, qui lui passe son goût pour la commedia dell'arte, puis Claude III Audran, qui l'ouvre à la gravure. Les péripéties de sa réception à l'Académie au gré de la création d'un genre spécifique, la *Fête galante*, prouvent que l'ankylose de l'institution ne la laissait pas sourde au talent novateur, lui accordant même la liberté de faire traîner en longueur le tribut exigé. Et Watteau de les faire mijoter des années durant dans l'attente du morceau de réception d'usage ! Or ce talent inimitable, même si Lancret, Pater tenteront une approche, le propulse dans le firmament des plus excellents peintres de tout temps confondus avant que, malade, un traitement avec une sommité médicale londonienne, Richard Mead, qui lui commande en passant deux tableaux, n'échoue et qu'une phtisie

subite ne le fauche en 1721. Carrière fulgurante et bientôt internationale (Frédéric II de Prusse et Carl Gustav Tessin de Stockholm importent son œuvre) qui ne nous conserve qu'un nombre relativement restreint de compositions dont l'accrochage chronologique de Bruxelles restitue les magiques errances, depuis les scénettes villageoises où règne une truculence façon Bruegel aux assemblées dans des parcs frémissant de l'émotion contenue de cœurs qui fredonnent. L'exposition, au côté des chefs-d'œuvre qu'on voudrait toujours plus nombreux, *La Boudeuse*, *L'Amour au Théâtre-Italien*, *Les Deux Cousines*, *L'Aventurière*, la *Partie quarrée*, intéresse encore par la présentation de toiles moins connues comme cette *Allégorie de l'hiver*, presque malhabile dans son manteau écarlate, mais d'une séduction inqualifiable. On y savoure ses dessins gras et précis arrivés du monde entier, sanguines profondément analytiques malgré leur économie de moyens, jouxtant les gravures de ses principaux interprètes, Boucher, Baron, Cochin, Scotin, que l'on regrettera de n'avoir tous les jours devant les yeux. Il en restera une image d'un monde très doux, très beau, égayé des mélodies charmeuses comme l'écho d'un temps à jamais évanoui sous la vulgarité matérielle. ■

